



HAL
open science

Enquête sur une famille bretonne émigrée au Canada (1903-1920)

Jean Le Bihan

► **To cite this version:**

Jean Le Bihan. Enquête sur une famille bretonne émigrée au Canada (1903-1920). Prairie Forum.
The Journal of the Canadian Plains Research Center, 1997, 22 (1), pp.73-101. hal-00434050

HAL Id: hal-00434050

<https://hal.science/hal-00434050>

Submitted on 14 Dec 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Enquête sur une famille bretonne émigrée au Canada (1903-1920)

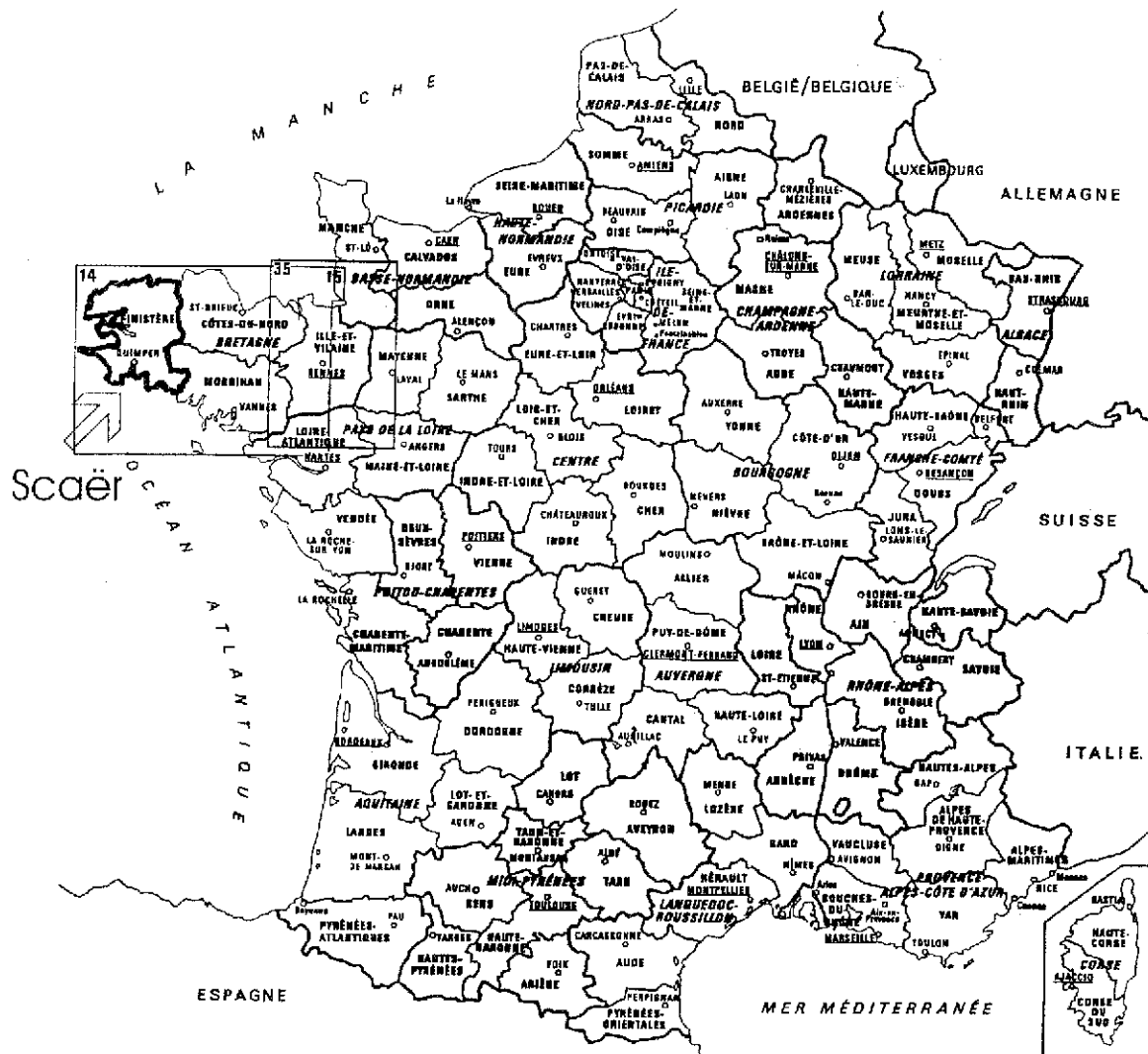
Jean Le Bihan

ABSTRACT. Between 1903 and 1912 several members of a Breton family settled in Saskatchewan. A series of letters written by the emigrants from 1912 to 1920 document their journey and their first financial difficulties. They also describe with precision the complex mechanisms underpinning the family's integration into its new sociocultural environment. At the onset of the 1920's the correspondence stopped abruptly, revealing a sharp break between the settlers and their native Brittany. This act of bereavement was also the foundation of their newly found Canadian identity.

SOMMAIRE. C'est entre 1903 et 1912 que les différents membres d'une famille bretonne s'installèrent dans la province de la Saskatchewan. Une série de lettres, écrites par les émigrés entre 1912 et 1920, relate les péripéties du voyage et les premières difficultés économiques, et décrit surtout avec précision les mécanismes complexes qui commandèrent l'intégration de cette famille bretonne dans son nouvel environnement social et culturel. Au début des années 1920, l'arrêt subit de la correspondance est alors révélateur d'une rupture brutale entre les colons et leur Bretagne natale: acte de deuil fondateur de leur nouvelle identité canadienne.

La question de l'émigration bretonne au Canada a déjà fait l'objet de nombreuses publications, parmi lesquelles certaines études de cas très éclairantes.¹ Dans une perspective similaire, une enquête menée tant dans le Finistère qu'au Canada nous a permis de rassembler une importante documentation concernant une famille scaëroise émigrée au début du siècle dans la province de la Saskatchewan.² La confrontation des différentes informations³ réunies permet de suivre d'assez près les péripéties familiales intervenues entre 1903 (date du premier départ) et 1920 (date à laquelle les relations épistolaires entre les émigrés et leurs parents restés au pays s'interrompent semble-t-il assez brutalement). Mais au-delà, la richesse documentaire de certains témoignages invite à s'interroger tant sur les rythmes et modes d'intégration des émigrés au sein de leur nouveau pays que sur l'évolution de leurs liens, matériels et affectifs, avec leur Bretagne natale.

-
- 1 Exemple: Le Clech (G.), " L'émigration bretonne au Canada au début du XXe siècle: le témoignage du pionnier Joseph Béléguic, de Douarnenez", *BSAF*, t. CVI, 1978, pp. 219-237.
 - 2 Ce travail n'aurait pu être mené à son terme sans les précieux concours de monsieur E. Carduner de Swift Current (Canada), madame L. Fulop de Swift Current (Canada), madame A. Kervision de Treffiagat, madame J. Le Bihan de Brest, madame M. Le Bihan de Scaër, madame M. Miklos de Edmonton (Canada), monsieur B. Petit de Lorient, madame M.-A. Riou de Scaër, et madame V. Vik d'Edmonton (Canada).
 - 3 Ces informations proviennent essentiellement d'une série de lettres comportant, comme on le verra plus loin, de nombreuses fautes d'orthographe et imprécisions stylistiques. En cela, elles témoignent, chez les jeunes Bretons émigrés, d'un apprentissage récent et superficiel du français (pratiquement absent du quotidien dominé par le breton) et partant, d'une maîtrise très imparfaite de l'écrit. Dans cette perspective, on n'a pas jugé utile de corriger un lexique et une syntaxe dont les lacunes et les erreurs ont en elles-mêmes valeur de témoignage historique.



Scaër, la Bretagne et la France.

1903-1912: les "Eclaireurs"

Le premier départ pour le Canada eut lieu en 1903.⁴ Cette année-là, Bertrand Le Bihan, tout juste vingt ans, fit seul le voyage. Quelles sont les raisons qui le poussèrent à partir? Bien que manquant d'informations précises à ce sujet, nous pouvons invoquer trois principaux types de motivations⁵:

1. Les causes traditionnelles de l'émigration, de nature socio-économique, jouèrent évidemment, à Scaër comme ailleurs. Ainsi, la population scaëroise enregistrait une hausse continue depuis le recensement de 1872,

4 Lettre de L. Fulop à l'auteur (30/01/1992).

5 L'élément religieux ne joua apparemment aucun rôle dans ce départ en dépit de son frappant synchronisme avec les lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat. En cela, il se distingue de la plupart des départs de l'époque, essentiellement inspirés par des motivations religieuses (Le Clech (G.), "Les Bretons D'Amérique du Nord, d'Argentine et d'Australie", dans *Annuaire des dix mille Bretons*, Presses Universitaires de Bretagne, Saint Briec, 1971, p. 370).

augmentant de plus de moitié entre cette date et 1911,⁶ et présentant même l'un des taux d'accroissement naturel les plus élevés du département du Finistère durant les dernières années du XIXe siècle (de l'ordre de 17 à 18 pour mille).⁷ De là le morcellement continu des terres, la précarité économique sans cesse croissante, etc. Voilà qui ne pouvait échapper à Bertrand, d'autant plus que la ferme familiale de Kervars avait déjà été largement amputée à la génération précédente à l'occasion d'un partage intervenu entre son père et son oncle,⁸ et qu'il était le quatrième garçon d'une famille qui comptait huit enfants. Pour sa dernière nièce aujourd'hui vivante, les raisons du départ ne font donc aucun doute: "C'était trop de monde à Kervars puisqu'on avait fait deux de la ferme, aussi c'était pour ça qu'ils étaient partis".⁹

2. Encore faut-il dire un mot des lieux et date du départ. Si la commune de Scaër ne fait certes pas partie du fameux triangle Quimper-Carhaix-Loudéac où sont localisés les principaux foyers d'émigration,¹⁰ elle en est cependant toute proche: limitrophe de Leuhan, à peine plus éloignée de Roudouallec, Scaër ne pouvait guère ignorer les exemples déjà célèbres des Joseph Navellou et autres Nicolas Le Grand.¹¹ Par ailleurs, les départs pour le Canada commencèrent à se multiplier au tout début du siècle: en 1902, vingt-et-un Bretons suivaient l'abbé Gaire dans le Manitoba, avant que l'abbé Le Floc'h ne fit annoncer l'année suivante par *Ouest-Eclair* son prochain voyage pour la Saskatchewan.¹² Rien d'étonnant donc à ce que bon nombre de Scaërois ne fussent gagnés dès cette époque par ce que l'abbé Elie Gautier appelait la "contagion" du départ.¹³

3. On ne peut enfin négliger le tempérament de l'intéressé. A l'évidence, Bertrand comptait parmi ces jeunes pionniers rêvant fortune et réussite, qu'un état d'esprit nouveau distinguait de ses parents et amis restés au pays. Significatif à cet égard est le témoignage d'une de ses nièces canadiennes qui en 1976, quelques semaines après le décès de Bertrand, revint brièvement sur la vie de celui-ci: "Pourquoi était-il si pauvre? Le fait est que

6 Charpy (J.), "Dénombrements de la population des communes du Finistère", *BSAF*, t. XCIX, 1972, pp. 849-887.

7 Collet (D.), "La population rurale du Finistère au XIXe siècle (1821-1901)", *MSHAB*, t. LIX, 1982, pp. 97-98.

8 "Partage de Kervars en Scaër" (Etude Le Duigou, 02/07/1873) (Archives de Me J.-B. Guerrier, Scaër).

9 Entretien avec M.-A. Riou (06/03/1994, Scaër).

10 Se reporter par exemple à Berard (L.), "L'émigration 'américaine' dans la région de Gourin? ses conséquences géographiques", *Norvès*, t. IX, 1962, p. 188.

11 Se reporter à Le Clech (G.), "Les Bretons D'Amérique du Nord, d'Argentine et d'Australie", dans *Annuaire des dix mille Bretons*, op. cit., p. 375.

12 Gautier (abbé E.), *L'émigration bretonne*, Éditions Ouvrières, Paris, 1953, pp. 133-136.

13 Idem, p. 145.

presque toute sa vie il était en recherche d'une grande fortune et pour cela il est devenu (le mot français ne me vient pas) en anglais un 'gambler'".¹⁴ Il a plongé tout son argent dans le "grain exchange". Lorsqu'il était encore cultivateur, il perdait en hiver ce qu'il avait fait en été. Je ne crois pas que pour bien des années, il rêvait encore de fortune, mais c'était devenu une mode de vie, son passe-temps".¹⁵

Toutes ces raisons se combinèrent donc pour décider Bertrand au départ. On ignore tout du voyage. Les premières années demeurent également obscures. On ne sait pas exactement à quelle date il s'installa sur son homestead¹⁶ situé à proximité de Kennedy dans la Saskatchewan: dès son arrivée¹⁷ ou plutôt deux ans plus tard?¹⁸ Il est très probable en revanche que le jeune colon ne manqua pas dès son installation d'écrire de longs et savants courriers à sa famille bretonne.¹⁹ Il sut probablement y mettre de l'enthousiasme puisque son frère Christophe, de trois ans son cadet, s'estima suffisamment convaincu pour le rejoindre.²⁰ Ses raisons ne pouvaient qu'être les mêmes que celles qui avaient animé Bertrand, avivées en outre par la commodité de se savoir attendu outre-Atlantique. Il semble toutefois que les premiers temps furent difficiles et qu'ils durent résoudre leurs difficultés matérielles en s'endettant auprès d'un de leurs frères.²¹ Étaient-ce ces premiers problèmes qui les décidèrent à quitter Kennedy? Toujours est-il que Bertrand et Christophe vendirent leur homestead en 1909. À la même époque, de nombreux soldats canadiens se voyaient remettre, pour récompense de leurs services, des titres de propriété à faire valoir sur les vastes régions de l'ouest. Ceux d'entre eux que la vie agricole ne tentait pas, avaient toujours le loisir de vendre leurs droits. Bertrand sut profiter d'une telle opportunité et devint dès 1910 propriétaire d'une section²² de terre non loin de Braddock.²³ Ce faisant, les deux frères s'enfonçaient de quelque trois cent soixante-dix kilomètres supplémentaires dans l'ouest canadien.

1912: les choix

Alors que leur situation matérielle semblait s'améliorer, Bertrand et Christophe continuaient de correspondre avec leurs frères et sœurs scaërois.

14 "Flambeur" en anglais.

15 Lettre de M. Atkinson à J. Le Bihan (sd, 1976) (coll. M. Le Bihan, Scaër).

16 Ferme-type à défricher et cultiver d'une superficie de soixante-quatre hectares.

17 C'est-à-dire en 1903 selon L. Fulop, op. cit.

18 C'est-à-dire en 1905 selon E. Carduner, lettre à l'auteur (25/02/1992).

19 Courriers dont nous n'avons malheureusement pas retrouvé la trace.

20 En 1905 (L. Fulop, op. cit.), ou 1906 (E. Carduner, op. cit.).

21 M.-A. Riou, op. cit.

22 Deux cent cinquante-six hectares soit quatre fois la superficie d'un homestead.

23 L. Fulop, op. cit.

Ceux-ci, au nombre de trois, avaient épousé trois frères et soeur, ce qui avait eu pour effet de renforcer la cohésion familiale.²⁴ Or, il est intéressant de constater que les lettres des deux frères produisirent des effets contradictoires selon le destinataire:

1. Elles suscitèrent un refus sans appel chez deux personnes:

- chez leur soeur Marie-Renée, âgée de trente-deux ans et mère de cinq enfants en 1912. Les hésitations de ses frère et soeur lui paraissaient incompréhensibles: "Qu'est-ce que vous allez tous faire là-bas? Vous ne pouvez pas manger en France?"²⁵
- chez une jeune fille de dix-neuf ans dont Bertrand demanda probablement la main en 1912 à l'occasion de son séjour à Scaër. Il lui fut d'autant plus facile de faire sa connaissance qu'elle était une nièce de ses trois beaux-frères et belle-soeur: il n'était guère compliqué pour les deux familles, qu'unissaient déjà trois mariages, d'en préparer un quatrième. La seule différence tenait à ce que sa jeune épouse aurait dû aussitôt suivre Bertrand vers ses lointaines terres canadiennes. Elle refusa donc et Bertrand repartit sans elle.²⁶ Le regretta-t-elle? Fut-elle sensible à l'ironique insistance avec laquelle l'un de ses cousins émigrés lui rappela quelques années plus tard ce qu'elle avait laissé échapper: "Eh bien si vous aviez accepté d'être Mme Le Bihan en 1912 vous auriez pu rouler dans une belle auto maintenant; hier dimanche, il a fait une promenade d'environ 200 kilomètres; ainsi vous voyez que l'on ne moisit pas ici le dimanche?"²⁷ On ne sait.

2. Elle surent au contraire emporter l'adhésion de deux autres parents:

- celle de leur frère Jean, trente ans et père de trois enfants à cette époque. De façon très significative, son épouse s'empressa de vendre sa coiffe²⁸ et de pourvoir toute la famille en habits neufs²⁹: le départ était ainsi vécu comme une impérative séparation d'avec les éléments les plus visibles de la vie traditionnelle bretonne. Cependant, l'annonce d'une quatrième naissance pour décembre 1912 ajourna le départ. Puis le déclenchement des hostilités en 1914 obligea à le reporter une nouvelle fois.
- celle de leur soeur Marie-Jeanne, l'aînée de la famille. Elle avait épousé Jean Carduner en 1892. Installés sur les trente-neuf hectares de leur ferme de Lojou en Scaër,³⁰ ils y élevaient leurs neuf enfants. La conjoncture

24 Marie-Jeanne Le Bihan épousa Jean Carduner, Marie-Renée Le Bihan René Carduner, Jean Le Bihan Marie-Jeanne Carduner.

25 M.-A. Riou, *op. cit.*

26 Bertrand devait rester définitivement célibataire.

27 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (22/04/1918) (coll. B. Petit, Lorient).

28 Entretien avec J. Le Bihan (19/12/1993, Brest).

29 M.-A. Riou, *op. cit.*

30 J. Le Bihan, *op. cit.*

socio-économique ne s'était guère améliorée en dix ans: le recensement de 1911 confirmait l'augmentation continue de la population finistérienne et partant, de sa densité (115 hab/km²).³¹ L'avenir d'une si nombreuse famille n'était donc pas des plus assurés. En outre, la famille Carduner devait semble-t-il faire face à d'incessantes difficultés financières; elles précipitèrent sans doute leur décision: "Ces Carduner-là avaient une grande ferme, cent vingt journaux, mais ils ne pouvaient pas payer. C'était dur en ce temps-là. Alors, comme ils entendaient les frères canadiens dire qu'ils faisaient de l'argent là-bas, ils sont partis avec ces deux-là".³² Ainsi, seuls Marie-Jeanne et son mari s'apprêtèrent à suivre Bertrand au Canada.

Curieusement, les Carduner renoncèrent à vendre leurs biens: ils préférèrent les mettre en location et charger en février 1912 leur frère et beau-frère Pierre Le Bihan de leur administration.³³ Espéraient-ils donc revenir un jour? La conservation de leur propriété au pays n'était-elle pas destinée à compenser affectivement la douleur d'une rupture dont on redoutait le caractère définitif? Quoi qu'il en soit, Marie-Jeanne combattit son appréhension en redoublant d'assiduité à la chapelle de Coadry. Au mois de mars, le jour du départ arriva enfin et fut fêté par un repas auquel toute la famille fut conviée. Mais les principaux intéressés ne s'y présentèrent pas: "Ils ne sont pas rentrés dans la maison, c'était trop dur pour alors de partir parce que c'était le jour qu'on partait, ah non, ils n'étaient pas venus, on avait beau supplier".³⁴ Pour ne pas ajouter à la douleur de chacun, Marie-Jeanne se contenta en effet de déposer devant la porte sa coiffe ainsi que les autres effets bretons de la famille. Sans tarder davantage, elle quitta Scaër en compagnie de son frère, de ses neuf enfants et peut-être de quelques autres³⁵ (son mari devant les rejoindre quelques mois plus tard).³⁶

Le périple devait durer presque trois semaines. Il commença par Paris où vivait un parent, Alain Carduner, que l'on avait pris soin de prévenir.³⁷ Ce fut déjà un premier dépaysement: "une très belle ville. La plus belle que j'ai vu. Seulement pour traverser les rues il fallait bien faire attention. Car tu

31 Callon (G.), "Le mouvement de la population dans le département du Finistère au cours de la période 1831-1920 et depuis la fin de cette période", *BSAF*, t. LXII, 1935, p. 13.

32 M.-A. Riou, *op. cit.*

33 "Procuration par M. et Mme Carduner à M. Le Bihan" (Etude Salaun, Plonéour Lanvern, 24/02/1912) (coll. A. Kervision, Treffiagat).

34 M.-A. Riou, *op. cit.*

35 Il n'est pas impossible que la famille Carduner ait voyagé en compagnie d'un groupe de Bretons, voire de Scaërois. Marguerite Carduner écrit en effet: "*Malheureusement au Havre Yvon Guiffant a été refusé.*" (Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (sd, probablement 03-04/1912) (coll. B. Petit, Lorient)).

36 Marie-Jeanne ne devait jamais revoir Scaër où elle avait vécu pendant quarante ans. Elle mourut au Canada en 1960 à l'âge de quatre-vingt huit ans.

37 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (sd, probablement 03-04/1912), *op. cit.*

n'as jamais vu un tel encombrement",³⁸ devait écrire quelques jours plus tard Marguerite Carduner, l'aînée des enfants alors âgée de dix-neuf ans. Après une courte halte dans la capitale, la famille reprit le train en direction du Havre. Assez curieusement, les émigrés voulurent impérativement voyager sur un bateau français: ils préférèrent donc le "Chicago" qui levait l'ancre pour New-York plutôt que tout autre navire étranger à destination de Montréal, ce qui eût pourtant écourté leur voyage. Raison matérielle? Soudaine superstition dans cet instant crucial? Peut-être les deux. La traversée dura une semaine et demi. Le témoignage de Marguerite mérite d'être cité in extenso:

Le Chicago était un bateau tout neuf et très bien installé. Il n'y avait pas de première classe dessus de sorte que c'était nous qui les remplacions. Avant de partir on nous disait qu'on serait mort avant notre arrivée: je t'assure que [je] n'avait pas du tout envie de mourir. Je me plaisais trop sur le navire. D'abord nous avons une excellente cuisine. Quatre plats à tout les repas; un dessert de gateau, un dessert de fruit et du vin rouge et du vin blanc. Et puis pour tout dire un joli garçon pour nous servir à table. Ah! Je t'assure qu'il était gentil et bien stylé. Nous mangions dans une grande salle à manger. Mais j'avais bien su choisir ma place à la table servi par le plus gentil. Quant au mal de mer j'ai fait connaissance avec lui aussi. Nous sommes partis le dimanche après midi et dès le lundi matin il m'a souhaité le bonjour. Il n'est pas venu me le souhaiter au lit car je m'étais levée très tôt. Mais j'avais fini à peine de m'habiller quand j'ai commencé à vomir. C'était fini, il me fallut me recoucher le mal de mer avait gagné sur moi. Mais dans mon lit je ne sentais rien. Pendant deux jours je suis restée coucher. Mais je n'avais pas à me plaindre une femme de chambre me servait dans ma cabine. Ma mère et Marie Thérèse³⁹ ont senti le mal de mer aussi. Mais Françoise et Ernest et Jeanne⁴⁰ n'ont pas été malade du tout. Nous étions près de douze cent sur le bateau. huit cent soixante en 3eme et 3 cent dix en deuxième. Nous avions trois musiciens sur le bateau et nous dansions tout les soirs sur le pont. Et ses danses là étaient très rigolos. Car il y avait des danseurs de différentes nations. Il y avait des italiens, des allemands, des espagnols, des roumains et des français. Le Chicago ne marchait pas bien vite. Il a mis dix jours pour faire sa traversée. Nous avons eu tempête. Pendant trois la mer a été très houleuse.⁴¹

On débarqua enfin à New-York, "Une très grande ville avec ses maisons à 48 étages. Mais elle n'a pas le chic de Paris".⁴² Puis il fallut un jour de train pour gagner Montréal et de là, quatre autres pour se rendre à Herbert dans la Saskatchewan.⁴³ Restait à enfourcher les chevaux que Bertrand avait

38 Idem.

39 Sept ans et sixième enfant de la famille.

40 Les trois petits derniers, respectivement cinq ans, trois ans et quatre mois.

41 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (sd, probablement 03-04/1912), op. cit.

42 Idem.

achetés à Montréal et à s'enfoncer d'une cinquantaine de kilomètres dans le désert canadien: on était enfin arrivé à Braddock.⁴⁴

Les premières années au Canada (1912-1920)

Aspects économiques

Comment pouvait-on s'établir comme agriculteur au Canada à cette époque? Henri Le Bihan, frère de Bertrand et Christophe, qui vint les rejoindre en 1919,⁴⁵ nous fournit de très précieuses informations à ce sujet:

Des propriétaires qui se retirent vendent quelquefois leur propriété aux conditions suivantes: vous payez comptant 1/5 ou 1/3 et le reste est payable par moitié de récolte tous les ans jusqu'à extinction du paiement. Exemple: sur une section (qui a la superficie de 4 homesteads) vous payez au comptant 15 000 ou 20 000 et vous payez le reste par la moitié de la récolte. Avec 2 bonnes récoltes consécutives vous avez votre section toute payée. Encore une autre voie: vous louez une propriété dont le loyer est payable par la moitié de la récolte. Dans ce cas le propriétaire fournit la semence, paie la moitié de la ficelle nécessaire pour les gerbes et 1 moitié du battage et il prend les frais du transport de sa part de moitié du grain en ville. En cas de non récolte le propriétaire n'a rien et le fermier est quitte pour son travail. D'autres fois encore le propriétaire qui loue n'a droit qu'au 1/3 de la récolte. Dans ce cas le fermier donne semence, travail, ficelle et prend tous les frais du battage. Voilà mon cher frère les dites manières de devenir cultivateur exploitant au Canada. Les voies d'achat ou de location sont presque les plus rapides pour arriver à la fortune à condition d'avoir un peu de fortune pour acheter l'outillage nécessaire comme tel est ton cas. On a ainsi l'avantage de s'installer selon son désir à proximité d'une ville ou d'une gare. Avec l'homestead c'est plus lent. La 1ère année on défriche la terre, mais elle n'est guère propre à recevoir la semence que l'année après. Il faut donc compter sur 2 ans avant de récolter. En plus il faut habiter son homestead 6 mois par an pendant trois ans avant d'en devenir propriétaire. Les colons à homestead viennent de préférence pendant les 6 mois d'hiver sur leur terre, y font le défrichage au printemps ou à l'automne et se placent garçon de ferme pendant la belle saison. Une fois leur terre totalement défrichée et suffisamment travaillée pour les récoltes consécutives, ils s'y installent définitivement. Voilà je crois de quoi te donner une idée de la façon de s'installer ici.⁴⁶

Pour quelle solution les Carduner optèrent-ils? Ils décidèrent de devenir propriétaires et non fermiers d'une part, de défricher et construire plutôt que de reprendre une exploitation d'autre part. Ils achetèrent donc deux

43 Idem.

44 L. Fulop, op. cit.

45 Henri dut quitter la France pour des raisons personnelles.

46 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), (coll. M. Le Bihan, Scaër).

cent cinquante-six hectares de terre près du bourg de Waldeck.⁴⁷ Ce choix était commandé par une double nécessité: s'établir tout près de la ferme de Bertrand et Christophe (située à une dizaine de kilomètres de là) mais aussi à proximité d'une ville où l'on pût scolariser les enfants (en l'occurrence Swift Current, distante de sept kilomètres et demi). On y construisit aussitôt une maison et on s'empessa de faire "casser la terre avec un engin trainant huit charrues après lui et mis en mouvement par la gazeline".⁴⁸ Comment financer ces premiers investissements? Les économies du ménage ajoutées au fermage de leur propriété scaëroise étaient insuffisantes: avant de gagner à son tour le Canada en décembre 1912, Jean Carduner dut donc se résoudre à hypothéquer leur ferme de Lojou.⁴⁹ On vécut donc, à compter de ce moment, au rythme des récoltes. La première ne fut pas très bonne, comme on pouvait le redouter.⁵⁰ On l'imputa au trop récent défrichement et on se remit à ensemer six cents journaux de terre dès le printemps suivant.⁵¹ Les années de guerre n'améliorèrent pas la situation: à la fin de l'été 1917, Bertrand Carduner, le fils aîné, faisait part de sa déception: "La récolte est mauvaise dans ce pays cette année. Il y a à peine un quart du rendement habituel".⁵² Un an plus tard, le même désarroi s'exprimait: "La récolte ne sera donc pas encore lourde cette année, au lieu d'une centaine de milles francs ce sera peut-être presque rien".⁵³ La sécheresse, que l'on accusait de tous ces déboires, devait continuer de sévir, aussi l'immédiat après-guerre fut-il très difficile. A l'automne 1920, Henri Le Bihan constatait de nouveau que "Marie-Jeanne n'a pas trop de chance non plus, sa récolte dont la paille promettait aussi beaucoup va se traduire par un rendement au-dessous de la moyenne".⁵⁴ L'argent se faisait donc de plus en plus rare chez les Carduner.⁵⁵ A preuve, huit ans après leur départ, ils n'étaient toujours pas parvenus à s'acquitter d'une dette contractée auprès de leur frère et beau-frère scaërois: ne devine-t-on pas d'ailleurs une pointe d'amertume sous l'apparente gaité de Marie-Jeanne: "Chers Jean et Marie-Jeanne les intérêts que nous vous devons reste toujours impayés, mais j'espère qu'ils ne vous font pas défaut vus que vous êtes en train de devenir tous des richards au beau pays de Bretagne?"⁵⁶

Comment les principaux intéressés s'expliquaient-ils leurs décon-

47 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912) (coll. B. Petit, Lorient).

48 Idem.

49 E. Carduner, op. cit.

50 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (12/11/1912) (coll. B. Petit, Lorient).

51 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (25/03/1913) (coll. B. Petit, Lorient).

52 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (09/09/1917) (coll. B. Petit, Lorient).

53 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (04/07/1918) (coll. B. Petit, Lorient).

54 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (22/10/1920) (coll. J. Le Bihan, Scaër).

55 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (23/12/1917) (coll. B. Petit, Lorient).

56 Lettre de M.-J. Carduner à J. Le Bihan (04/12/1919) (coll. J. Le Bihan, Scaër).

venues? Assez simplement: pour eux, vivre au Canada impliquait d'accepter un risque économique permanent. L'agriculture canadienne, plus mécanisée qu'en Bretagne, obligeait en effet à des investissements beaucoup plus importants. Sinon, comment espérer s'élever au niveau de certains colons plus anciennement installés et dont on admirait les "magnifiques fermes avec belle maison d'habitation, belle et immense écurie — 2 ou 3 graineries — poulailler, puits dont beaucoup avec moulins à vent ou moteur à gazoline, tous ces bâtiments peints en rouge, en blanc, en jaune suivant le goût de chacun?"⁵⁷ Les premières dépenses parurent donc exorbitantes à la jeune Marguerite Carduner: "Nous avons eu la machine pendant huit jours. C'est-à-dire 25 hommes à nourrir pendant huit jours!"⁵⁸ Et ce coût de la main d'oeuvre ne devait cesser de peser lourd au cours des premiers temps: "Ce pays commence aussi à rivaliser avec l'Europe au point de vue de la cherté de tout mais au point de vue de la cherté de la main d'oeuvre il dépasse de beaucoup la France. Cette année les domestiques aux gages par mois du commencement d'avril à fin octobre étaient payés 375 F par mois et nourris".⁵⁹ Ainsi, de si lourds investissements promettaient un bénéfice décuplé en cas de succès, mais aussi des pertes non moins considérables en cas d'échec. D'où la mise en garde de Henri à l'adresse de son frère scaërois: "Comme vous voyez les bonnes récoltes rapportent ici mais n'oubliez pas non plus ce que nous font perdre les mauvaises récoltes: les chevaux à nourrir, la main-d'oeuvre à payer, les nombreuses machines (charrues, herses, rouleaux, disques, semoirs, faucheuses, moissonneuses s'usent et sont à remplacer de temps en temps)".⁶⁰ En fait, leur nouvelle condition économique impliquait sans nul doute un changement de mentalité chez les Carduner, chaque nouvelle récolte étant un pari que l'on pouvait gagner mais aussi perdre.⁶¹ Le présent n'engageait plus aussi nécessairement l'avenir qu'en Bretagne. Il ne fut donc à aucun moment question d'abandonner: on garda espoir et fit contre mauvaise fortune bon coeur, à l'image de Bertrand Carduner commentant philosophiquement une nouvelle récolte désastreuse: "mais on ne se bile pas pour si peu; que voulez vous, il faut prendre les choses en douce dans ce monde".⁶²

Il fallut cependant tâcher d'améliorer la situation. Le Canada offrait par chance des revenus complémentaires à qui ne rechignait pas au travail. On pouvait devenir temporairement ouvrier agricole: ainsi à l'automne 1912 Bertrand Carduner gagna mille cinq cent francs en vingt-cinq jours de

57 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

58 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (12/11/1912), op. cit.

59 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (22/10/1920), op. cit.

60 Idem.

61 On peut ainsi penser que les colons redéfinissaient leur rapport à l'argent: on l'a déjà vu avec les spéculations boursières de Bertrand, on le constatera de nouveau plus loin sous la plume de Marguerite.

62 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (04/07/1918), op. cit.

battage.⁶³ Mais on pouvait aussi se faire fermier en profitant de la solidarité familiale: ainsi René, le second fils Carduner, devint à des conditions avantageuses le locataire de ses oncles à partir de 1918.⁶⁴ On pouvait encore profiter du temps mort hivernal pour chercher un travail en usine ou dans les bois: c'est cette seconde solution que retint Henri Le Bihan, désireux d'économiser en vue d'investissements à venir, à la fin de l'automne 1920: "Pour ma part je suis décidé cette année à aller goûter la vie des bois [...]. Dans la forêt il ne fait jamais aussi froid que dans la ferme. Le rideau d'arbre protège du vent et aussi du froid. Du reste nous comptons aller dans la Colombie britannique qui a le climat plus tempéré que celui d'ici".⁶⁵ Il restait encore une autre solution pour Jean et Marie-Jeanne: faire valoir leurs droits de colons à obtenir des terres gratuites.⁶⁶ Le problème était que de telles terres n'existaient plus à proximité de Waldeck. Ce ne fut pas un obstacle: les Carduner se rendirent acquéreurs d'une section, soit cinq cent douze hectares, à Mankota, pourtant distante d'une bonne centaine de kilomètres⁶⁷: Jean Carduner obtint une demi-section, ses aînés Marguerite et Bertrand une demi-section chacun, les deux suivants René et Henri un quart de section l'un et l'autre.⁶⁸ Tous durent s'adapter à ces nouvelles conditions de vie. Ainsi au cours de l'année la famille devait se partager en deux équipes de travail: Jean et les plus jeunes demeuraient à Waldeck tandis que Marie-Jeanne et ses deux fils aînés allaient régulièrement travailler à Mankota pendant des périodes d'un mois et demi.⁶⁹ En outre, étant tenus en qualité d'"homesteaders" de vivre pendant au moins six mois de l'année⁷⁰ sur leurs nouvelles concessions, les Carduner résolurent dès ce moment d'y passer tout l'hiver.⁷¹ La mémoire familiale conserve encore aujourd'hui le souvenir des sacrifices consentis par chacun pour parer au soudain surcroît de travail qu'impliquait le fonctionnement de deux fermes si distantes l'une de l'autre. A l'évidence, cet épisode eut un rôle décisif dans la psychologie familiale: il fut vécu comme le moment de peine par excel-

63 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (12/11/1912), op. cit.

64 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

65 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (22/10/1920), op. cit.

66 La vraie question, restée sans réponse, est de savoir pourquoi la famille Carduner n'obtint pas dès 1912 une concession gratuite: nécessité de s'installer en un lieu où l'on ne trouvait déjà plus de telles terres? Désir d'attendre que plusieurs enfants atteignent l'âge de dix-huit ans afin de "grouper" leurs concessions comme ce fut le cas à Mankota? Ou enfin ultime réticence devant ce mode plus long d'accès à la propriété qui empêchait de faire demi-tour en cas d'insuccès?

67 L. Fulop, op. cit.

68 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

69 L. Fulop, op. cit.

70 Pendant cinq ans selon G. Le Clech (" L'émigration bretonne au Canada au début du XXe siècle: le témoignage du pionnier Joseph Béléguic, de Douarnenez", op. cit., p. 236.), seulement trois ans selon H. Le Bihan (supra, op. cit.).

71 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

lence dans lequel s'éprouvait le mérite du colon et s'élaborait une identité nouvelle.⁷²

Ce sentiment, selon lequel une période d'adversité devait nécessairement préluder à la réussite, était en outre conforté par l'expérience de Bertrand et Christophe. Etablis dix ans avant les Carduner, les deux frères avaient également connu des moments difficiles, comme on l'a vu. Leur situation s'améliora toutefois assez vite: en novembre 1912, Marguerite Carduner écrivait déjà: "Mes tontons ont eu une très bonne récolte. Ils ont eu 499 800 livres".⁷³ Cette nouvelle prospérité ne devait pas se démentir pendant les années de guerre, de sorte qu'au printemps 1918 les deux frères se retrouvèrent assez fortunés pour envisager l'achat d'une seconde exploitation agricole: quelque trois cent vingt hectares de terres situées à Success vinrent ainsi compléter leur patrimoine.⁷⁴ Ils ne regrettèrent pas la transaction: tout en affermant leur première ferme à deux de leurs neveux, ils allèrent de succès en succès dans la seconde:

Bert et Chris cependant n'ont pas à se plaindre: ils viennent d'avoir presque la meilleure récolte des environs sur cette ferme-ci de Success [...] La récolte de cette ferme de Success devrait rapporter rien qu'en froment, à raison de 10 F le bushel⁷⁵ la somme de 70 000 F. Je ne parle pas des 860 bushels d'avoine qui seront gardés pour soigner les chevaux et des 1650 bushels de lin dont la valeur ira pour payer le battage qui a duré 10 jours.⁷⁶

L'exemple de Bertrand et Christophe venait donc confirmer l'espoir dont ils étaient tous animés et dont la jeune Marguerite Carduner s'était fait l'écho dès leur arrivée au Canada: "On fait de l'argent plus vite ici qu'en Bretagne".⁷⁷ Cet exemple leur recommandait du même coup patience et ténacité, et leur promettait à ce prix des jours meilleurs sur leur nouveau sol.

Aspects sociaux

Lorsque la famille Carduner s'installa dans la Saskatchewan en 1912, la densité de population de cette province n'avait pas encore atteint 1 hab./km².⁷⁸ Il en résultait une organisation socio-spatiale spécifique qui ne pouvait manquer d'étonner les nouveaux arrivants. La première surprise vint naturellement du spectacle offert par ces immenses plaines quasi

72 L. Fulop, op. cit.

73 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (12/11/1912), op. cit.

74 L. Fulop, op. cit.

75 "Boisseau" en anglais.

76 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (22/10/1920), op. cit.

77 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (12/11/1912), op. cit.

78 D'après les chiffres fournis par Rougier (H.), *Espaces et régions du Canada*, éd. Marketing, coll. Ellipses, Paris, 1987, pp. 34 et 124.

inoccupées où le sentiment d'isolement semblait l'emporter sur tout autre et qui contrastaient tant avec le bocage scaërois: "Mais maintenant nous voilà arrivé chez tonton Bertrand et Christophe. Nous sommes au milieu d'une plaine d'ou l'on aperçoit près d'une lieu à la ronde. Je trouve le pays très beau".⁷⁹ La solitude n'était pourtant qu'apparente: les fermes de Brad-dock et de Burnham se trouvaient en effet à moins de dix kilomètres d'une "ville". Cette localisation était commandée par l'organisation du travail agricole: "Pendant la période de récolte ils [les Carduner et Le Bihan] font 2 voyages par jour pour envoyer le grain aux élévateurs".⁸⁰ Mais ces déplacements liés au travail ne constituaient pas l'unique forme de relation entre la ville et la campagne. Ainsi, quel que fût le moment de l'année: "On y va bien 2 fois par semaine, sans compter les commissions qu'on y fait faire par les voisins qui passent chez vous pour s'y rendre".⁸¹ La fréquence de ces déplacements s'expliquait par le fait que, si peu important fût-il par sa population, le centre urbain concentrait une quantité de services bien supérieure à celle offerte par le bourg de Basse-Bretagne. Il en résultait du même coup chez les nouveaux colons un changement brutal dans leur perception et leur définition de la ville: "Ici on appelle ville une localité grande comme St Thurien ou Kernével. Mais dans toute ville il y a au moins 2 hôtels, une banque, des élévateurs pour recevoir le grain des récoltes, une école, une église (non: 2 églises, 1 ég. cath. et 1 égl. protestante), des magasins vendant tout ce dont vous avez besoin".⁸² Si les contacts n'étaient pas rares, c'était aussi parce que l'on avait su se doter de moyens de transport et de communication adaptés à l'immensité du territoire: l'automobile, déjà largement répandue, semblait effacer jusqu'au souvenir du vieux char à bancs scaërois; ainsi que l'écrivait Marguerite Carduner au retour d'une de ses premières visites à Swift Current: "Nous y allions en automobile car ici, chère cousine se n'ait pas la mode de marcher".⁸³ Les colons s'étaient également adaptés à la rigueur climatique de l'hiver, utilisant dès les premières neiges des traîneaux qui faisaient la joie des enfants Carduner: "Cet hiver nous avons eu peu de neige. Les traîneaux ont circulés pendant un mois. Que c'est amusant et doux. Ils glissent sur la neige sans donner aucune secousse. Je les préfère aux voitures",⁸⁴ et suscitaient l'admiration des adultes: "Ici on voyage par tous les temps".⁸⁵ Par ailleurs, le transport des informations n'était pas en retard sur celui des personnes. La poste fonctionnait simplement mais efficacement. Quand on va en ville

79 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (sd, probablement 03-04/1912), op. cit.

80 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

81 Idem.

82 Idem.

83 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912) (coll. B. Petit, Lorient).

84 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (25/03/1913), op. cit.

85 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

on y porte les lettres à poster et on y prend celles qui vous sont adressées".⁸⁶ Mais c'était surtout le téléphone qui, aux yeux des colons, constituait l'innovation majeure: "Dans les régions bien habitées il y a téléphone dans toutes les fermes et le mardi ou mercredi le central (c'est-à-dire le phone du bourg) annonce par téléphone à tous les abonnés du lieu, l'heure et le prix du bal du vendredi. Comme tu le vois, on est assez avancé dans ce pays. Un fermier désire un service quelconque de son voisin, vite il lui phone pour s'enquérir s'il peut le satisfaire: comme c'est pratique et agréable. Qu'attend-on en France pour en faire autant?"⁸⁷ Les modes de contact, et partant les contacts eux-mêmes, étaient donc nombreux. A quelles fins les Carduner les utilisèrent-ils? Autrement dit, dans quels réseaux de sociabilité les colons cherchèrent-ils à s'intégrer sitôt arrivés?

Le premier cercle de sociabilité était limité à la famille dont la cohésion fut renforcée par le sentiment de déracinement qui prévalut au départ. Dans un premier temps, les relations sociales se calquèrent donc assez étroitement sur les relations familiales:

- au plan du voisinage: on a vu plus haut que les Carduner s'étaient installés au plus près de Bertrand et Christophe.
- au plan du travail: outre les grands travaux agricoles qui mobilisaient tous les membres de la famille, on a noté par exemple que René Carduner devint le fermier de ses oncles.
- au plan des loisirs: Bertrand Le Bihan en était le consciencieux organisateur. C'est chez lui qu'eut lieu en juin 1912 la première soirée dansante à laquelle prit part sa nièce. C'est encore en sa compagnie que cette dernière put se rendre au spectacle donné dans la ville voisine.⁸⁸

Un second cercle, plus large, rassemblait apparemment les immigrés d'origine bretonne. Il fut là encore tout particulièrement prégnant au cours des premières années:

- au plan du voisinage: ainsi "A quatre milles de ma mère demeure une famille de Riec. Comme ils ne sont pas loin l'un de l'autre ils vont se voir souvent. Il y a une jeune fille de dix-sept ans qui est devenue ma grande amie".⁸⁹
- au plan du travail: on apprend en effet que Bertrand Le Bihan avait un domestique breton qui plut fort à Marguerite: "Il est agé de 19 ans et est depuis 6 ans au Canada. Il est très rigolo".⁹⁰ En fait, ce jeune morbihanais d'origine, dont la famille s'était établie près de Whitewood, avait

86 Idem.

87 Idem.

88 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

89 Idem.

90 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

rencontré son futur patron lorsque celui-ci exploitait sa première ferme de Kennedy. En quête de travail, il l'avait suivi comme domestique à Braddock.⁹¹ De même, lorsque Henri Le Bihan, installé depuis un an au Canada, décida d'"aller au bois" pendant l'hiver 1920, il prit soin de se faire accompagner par une vieille connaissance, probablement scaëroise,⁹² en la personne de Pierre Lamandé.⁹³

- au plan des loisirs: à l'occasion d'une soirée organisée pendant l'été 1912 au cours de laquelle Marguerite espérait faire la rencontre d'un "anglais",⁹⁴ son oncle Christophe s'avisait de déjouer ses plans en lui imposant pour cavalier un jeune homme d'origine bretonne.⁹⁵ Même exclusivisme national quelques jours plus tard lors d'une promenade en ville: "Nous étions quatre ensemble tontons Bertrand et Cris et un autre breton et moi".⁹⁶

Ainsi, deux principaux réseaux de sociabilité, largement imbriqués, confisquaient la quasi-totalité des rapports sociaux. Du reste, les descendants Carduner entretiennent aujourd'hui encore le souvenir d'une famille extrêmement recroquevillée sur elle-même pendant les premières années.⁹⁷

Très vite cependant, des signes d'ouverture apparurent: la jeune Marguerite Carduner, se soustrayant aux deux réseaux de relations précités, s'employa à nouer de nouvelles formes de contact: "A Scaër et Bannalec, l'on s'imagine que le Canada est un pays sauvage où l'on ne voit personne. Eh bien ici l'on est six jeunes filles toutes voisines l'une de l'autre. Plus qu'il n'y en avait dans la section de St Adrien. Il y en a une grecque, deux suédoises et deux norvégiennes. L'on est toutes de très grandes amies".⁹⁸ De façon plus significative, l'étude des lettres écrites par Marguerite à sa cousine restée au pays révèle un progressif détachement vis-à-vis de la vie sociale scaëroise. Durant les premiers mois la jeune immigrée manifesta un vif intérêt pour les mariages célébrés à Scaër depuis son départ: "Et en Bretagne comment ça va-t-il? Y a-t-il beaucoup de noces de commencées?"⁹⁹ "Si tu trouvais une carte postale représentant la noce de Reine Porodo tu

91 L. Fulop, op. cit.

92 "Lamandé" était un patronyme présent à Scaër de longue date. De façon significative, les Lamandé étaient presque tous des sabotiers, fort nombreux aux abords de la forêt de Coatloch, ayant massivement émigré par suite des difficultés qui ébranlèrent leur profession.

93 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (22/10/1920), op. cit.

94 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

95 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

96 Idem.

97 Lettre de V. Vik à l'auteur (15/03/1994).

98 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

99 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (sd, probablement 03-04/1912), op. cit.

serais bien aimable si tu m'en envoyait une ensemble que ta lettre"¹⁰⁰ "Et la cousine Louise Goapper ou est-elle aller passer sa lune de miel?"¹⁰¹ "Marie Derrien est-elle mariée?"¹⁰² etc. Marguerite n'hésitait pas à s'étendre sur ses propres histoires de coeur, chargeant par exemple sa cousine de récupérer son mouchoir auprès d'un ancien galant.¹⁰³ La traversée de l'Atlantique ne semblait donc pas avoir altéré son sentiment d'appartenance à la jeune société scaëroise. A preuve, elle assurait encore sa cousine en novembre 1912 de sa présence à Scaër lorsque celle-ci se marierait et insistait même pour être fille d'honneur.¹⁰⁴ Au bout d'un an, le ton se mit toutefois à changer: il se fit moins sérieux, tournant volontiers à la plaisanterie, voire même à l'ironie: "Je vois que l'on ne se marie pas beaucoup en Bretagne. Toutes les roses des alentours de Lojou étant toujours en fleur. Pour toi, chère Jeanne c'est encore ton été. Mais il y a quelques unes tel que L. Riviere qui approchent de leur automne".¹⁰⁵ Une distance nouvelle séparait Marguerite de Scaër: son avenir ne pouvait plus être que canadien. Elle l'écrivit sans équivoque: "Quant je quittais la France il y a deux ans je pensais y retourner cette année. Mais alors je ne connaissais personne ici. Maintenant je vois que les jeunes gens d'ici peuvent faire de meilleurs maris que ceux de Bretagne".¹⁰⁶ La véritable rupture, affective celle-là, n'était plus très loin. On notera que Bertrand Carduner, frère cadet de Marguerite, connut un cheminement psychologique comparable, quoique légèrement décalé dans le temps. Son séjour à Scaër pendant la guerre avait été l'occasion de nouer ou renouer des liens avec le "pays". La première lettre écrite à son retour au Canada s'en fit l'écho: "Veuillez aussi me rappeler à Milles Rouat et Braban ainsi qu'à quelques autres que j'ai eu l'occasion de voir par là".¹⁰⁷ Surtout, Bertrand ne cachait pas son profond attachement pour la France: "Quant à moi je vais travailler de mon mieux pour faire quelque argent; avec cela, quelques années après la guerre, lorsque les chagrins et le deuil auront diminué, je retournerai en France m'amuser un peu".¹⁰⁸ Pourtant, le ton de Bertrand ne tarda pas non plus à changer: "Les mariages continuent bon train à Scaër; cela ne m'intéresse pas beaucoup car je suis certain que l'on ne me volera pas ma connaissance puisque je n'en ai point".¹⁰⁹ La distance ne cessa d'augmenter puisque trois mois plus tard le jeune homme écrivait que

100 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

101 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (12/11/1912), op. cit.

102 Idem.

103 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

104 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (12/11/1912), op. cit.

105 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (25/03/1913), op. cit.

106 Idem.

107 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (09/09/1917), op. cit.

108 Idem.

109 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (22/04/1918), op. cit.

si des nouvelles de Scaër devaient cesser de lui parvenir régulièrement, il ne tarderait pas à considérer la Bretagne comme "un pays étranger".¹¹⁰

Ce détachement vis-à-vis de la terre natale était indissociable d'un attachement nouveau pour le sol d'adoption. Ce dernier se devine sans mal sous la plume de Marguerite et s'exprime franchement au sujet de ce que l'on pourrait appeler la "condition féminine canadienne". Cette question n'était pas sans importance car elle définissait aux yeux de Marguerite son propre statut à venir, au sein de la société, de la famille et du couple. Rien d'étonnant donc à ce qu'elle s'y attardât longuement. Or chaque fois qu'elle s'en préoccupa, ce fut pour opposer les progrès canadiens aux pesanteurs de la société bretonne. Ainsi, le travail était moins pénible au Canada: "Et d'ailleurs en hiver les femmes ne sortent que pour se promener".¹¹¹ L'hiver était du même coup rendu plus supportable: "J'ai eu moins froid cet hiver au Canada qu'aux hivers que j'ai passé à Lojou. Quand je revenais de laver de stanq¹¹² tenant ma bassine de lessive je n'avais pas toujours trop chaud aux mains".¹¹³ En outre, le partage des activités y était moins fonction du sexe qu'en Bretagne, à l'image de l'équitation que Marguerite, en authentique immigrée bretonne, s'étonna de pratiquer: "Depuis quelque temps je commence à aller en selle. Car par ici tout le monde va à cheval, filles et garçons [...] Maintenant mon plus grand plaisir c'est de faire une promenade sur ma petite jument Béret".¹¹⁴ Mais la jeune fille fut surtout frappée par une générosité et une délicatesse de la gent masculine qu'elle n'avait jamais rencontrées à Scaër:

Ils [les maris] sont trop avare en Bretagne. Et tu sais que je ne désirais pas un mari avare? En Bretagne ils regardent pour quelques sous de bonbons. Tandis qu'ici j'en connais un qui l'année passée pour le 1er de l'an m'a fait cadeau d'un bracelet de cinquante francs. Celui que j'ai sur mon photo. Et au milieu de l'été il m'a acheté un autre de 60 F. Tu vois qu'ils ne regardent pas pour quelques sous.¹¹⁵

La conclusion s'imposait d'elle-même: "Aussi je pense bien que je vais choisir mon maître ici".¹¹⁶ Comme on le voit, le comportement de repli familial et national n'avait pas empêché qu'un renversement affectif se produisît au bénéfice du Canada. Un désir d'intégration s'était fait jour. Restait à le concrétiser.

Ce fut chose faite avec le premier mariage que la famille Carduner vît se

110 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (04/07/1918), op. cit.

111 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (09/02/1913) (coll. B. Petit, Lorient).

112 Lieu-dit scaërois, signifiant "étang" en breton.

113 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (09/02/1913), op. cit.

114 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

115 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (25/03/1913), op. cit.

116 Idem.

célébrer au Canada: au printemps 1914, Marguerite épousa à Swift Current Joseph Cloarec. Le 8 février 1915 la venue au monde de John Cloarec inaugura la longue liste des naissances sur le sol canadien¹¹⁷: suivirent chez les Cloarec Francine en 1917, Marguerite en 1918, Joséphine en 1920 (et plus tard Joseph, Jeanne et Valentine).¹¹⁸ En fait, l'analyse de ce mariage appelle trois remarques importantes:

1. Joseph Cloarec était, on s'en souvient, domestique. Or l'écart social séparant les deux conjoints ne fit pas obstacle à leur union. Peut-on y voir le signe d'un certain affranchissement vis-à-vis des contraintes sociales prévalant dans la société rurale bretonne?
2. Ou bien peut-on penser que la condition d'immigrés provoqua une recomposition des critères en matière de choix matrimonial, la qualité de compatriote l'emportant dorénavant sur toute autre? C'est d'ailleurs de ce point de vue que ce mariage fut paradoxal: il témoignait certes de la forte prégnance des deux réseaux de sociabilité mis en évidence plus haut (Joseph Cloarec se situant à la confluence des cercles familial et national). Mais il provoquait dans le même temps le premier éclatement de ce système socialement clos: en quête d'une ferme, le jeune ménage s'expatria en effet à Vanguard où, seuls à une cinquantaine de kilomètres des leurs, les Cloarec durent s'intégrer dans un nouveau jeu de relations sociales (travail, voisinage...) désormais soustrait aux influences familiales et nationales.¹¹⁹
3. Un dernier point, très symbolique celui-là, mérite d'être souligné: en lui annonçant son prochain mariage, Marguerite Carduner écrivit à sa cousine scaëroise sa dernière lettre. Contrairement aux précédentes, très longues et riches de mille détails, cette ultime missive surprend par sa soudaine sobriété:

Chère cousine fatiguée de faire la jeune fille je me désiste. Je vais être fiancée demain à Swift Current. Mon futur est jeune breton du Morbihan. Mais il demeure depuis longtemps au Canada. Mon mariage aura probablement lieu après la semaine pâques. J'aurais été heureuse de t'avoir pour fille d'honneur mais tu es si loin. Mon futur est très bon garçon il est très doux. Je serais la maîtresse dans le ménage. C'est ce qui m'a décidée à le marier. Il s'appelle Joseph Cloarec. Souhaite le bonjour de ma part à toute la famille et particulièrement à Soisic. Ta cousine qui t'aime et t'aimera toujours. Margaret¹²⁰ Carduner.¹²¹

117 Au total Jean Carduner et Marie-Jeanne Le Bihan eurent vingt-quatre petits-enfants entre 1915 et 1950 (L. Fulop, op. cit.).

118 L. Fulop, op. cit.

119 De façon assez significative, c'est à Vanguard, chez sa soeur Marguerite à qui il rendait visite, que René Carduner rencontra sa future épouse, laquelle était d'origine belge et non bretonne. (Lettre de M. Miklos à l'auteur, 15/03/1994).

120 Marguerite anglicisa pour la première fois sa signature en août 1912 et s'y tint définitivement à partir de février 1913.

121 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (sd, 1914) (coll. B. Petit, Lorient).

La cousine scaëroise ne reçut plus jamais le moindre mot. Comme si le mariage avait constitué pour Marguerite l'acte final de son intégration dans la société canadienne.

Aspects culturels

C'est sans doute au plan culturel que les signes de rupture étaient les plus visibles. Ils s'observaient jusque dans les faits les plus quotidiens. Ainsi en était-il des traditions vestimentaires et culinaires. On a vu que les Carduner avaient abandonné à Scaër leurs vêtements bretons traditionnels. Dès leur arrivée, Marguerite s'empressa de justifier ce choix: "Nous sommes mieux habillés contre le froid qu'on est avec le costume de paysanne. J'ai acheté un manteau d'hiver de 125 F et que le vent ne traverse pas".¹²² La cuisine bretonne ne trouvait pas davantage grâce à ses yeux:

Par ici on ne fait pas des crampous¹²³ pas plus que du bara ségal.¹²⁴ Mais en revanche nous faisons notre pain blanc nous même. Mais il est facile à faire. Il est bien meilleur que celui des boulangers de Scaër et de Bannalec. Car quoique je ne sois pas encore bonne boulangère je pourrais sans honte montrer mon pain à Christophe Moysan.¹²⁵ Par ici la cuisine est bien meilleur qu'en Bretagne.¹²⁶

Tout était donc prétexte à dénigrer la Bretagne, au prix même d'une déformation de la réalité: contrairement à ce que dit Marguerite, les crêpes, entre autres mets, restèrent en effet très appréciées de tous pendant des années.¹²⁷ La jeune femme était-elle donc gênée par l'importation au Canada d'un ensemble de pratiques qui lui rappelaient trop ostensiblement sa contrée d'origine? Plus précisément, cette gêne n'était-elle pas propre à sa relation avec sa cousine bretonne, à laquelle Marguerite ne fit curieusement jamais part de la moindre déception et n'eut de cesse au contraire de vanter les mille bienfaits de la Saskatchewan? Autrement dit, l'exaltation d'un Canada fantasmé n'avait-elle pas pour fonction de compenser quelque réalité décevante? Quoi qu'il en soit, le désir de rupture était patent.

Il ne l'était pas moins en matière festive. L'évocation des distractions tenait une place importante dans les lettres de Marguerite. C'est sur les soirées dansantes qu'elle s'attardait le plus. Celles-ci étaient semble-t-il très fréquentes, se calquant tantôt sur le calendrier festif officiel (ainsi pour le premier de l'an 1913),¹²⁸ fêtant tantôt un événement familial ou local (ainsi

122 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (09/02/1913), op. cit.

123 "Crêpes" en breton.

124 "Pain de seigle" en breton.

125 Boulanger scaërois, cousin germain de la mère de Marguerite.

126 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

127 V. Vik, op. cit.

128 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (09/02/1913), op. cit.

pour l'arrivée des Carduner au printemps 1912).¹²⁹ La période hivernale, pendant laquelle les travaux agricoles étaient suspendus, concentrait toutefois la majorité des bals de l'année. Ils avaient lieu le vendredi soir pour des raisons essentiellement religieuses selon Henri Le Bihan: "Le jour du vendredi est préféré au samedi pour ces sortes d'amusements à cause du dimanche qui est plus sacré ici qu'en France. Si le bal avait lieu un samedi la danse devrait cesser à minuit pour ne point profaner le saint jour du dimanche".¹³⁰ Cette précaution n'était sans doute pas inutile puisque durant l'été 1912 "On a dansé jusqu'à quatre heures du matin".¹³¹ Ces fêtes, toujours organisées par un adulte (en l'occurrence Bertrand Le Bihan), attiraient de nombreux participants. Ainsi, en août 1912 "La grainerie qui est très grande était comble",¹³² tandis qu'en février 1913: "Il y avait beaucoup de monde. La maison était pleine quoiqu'elle soit grande et vidée de tout le mobilier à l'exception du poêle et du buffet".¹³³ Mais il faut surtout noter que les nouveaux arrivants se trouvèrent confrontés à des pratiques culturelles nouvelles: "Nous ne dansons pas ici les mêmes danses qu'en Bretagne. Les danses préférées sont la quadrille, la valse, le toutsteps, la french migonette. Mais la valse d'ici ne se fait pas comme en Bretagne".¹³⁴ D'où la timidité bien compréhensible de Marguerite lors de sa première danse:

Nous dansions au son des violons. La plupart des filles étaient habillées en blanc. Ne connaissant pas beaucoup les danses j'avais d'abord un peu de frousse. Car nous ne dansons guère les danses de Bretagne. Mais de suite au commencement du bal, un jeune homme qui s'était fait présenter par tonton Cris me demande pour une quadrille. C'était la danse que je redoutais le plus. Mais une fois la première honte passée j'étais très contente de danser et plus je dansais plus j'en raffolais.¹³⁵

L'assimilation de cette pratique festive se fit donc rapidement et sans état d'âme. Elle ne le fut pas moins s'agissant des autres modes de distraction. Ceux-ci étaient de différents types. Certains étaient totalement inconnus des nouveaux colons: ce fut le cas du bridge qu'affectionnait tout particulièrement Françoise Carduner¹³⁶ ou encore du "bes-borl" (baseball) dont on s'empressa d'acheter un jeu complet dès l'arrivée au Canada "pour jouer le dimanche".¹³⁷ D'autres sports étaient en revanche connus des immigrants mais non pratiqués: ainsi en était-il de l'équitation citée plus haut. Enfin, le

129 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

130 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

131 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

132 Idem.

133 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (09/02/1913), op. cit.

134 Idem.

135 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

136 V. Vik, op. cit.

137 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

cas de la couture est très significatif. C'était là l'une des distractions favorites de Marie-Jeanne et de ses filles. Du reste, tant que dura leur correspondance, Marguerite et sa cousine de Scaër s'échangeaient très fréquemment des pièces de couture.¹³⁸ Or loin de chercher à perpétuer la tradition vestimentaire bretonne, les soeurs Carduner utilisèrent leur maîtrise technique de la couture dans un autre but: se confectionner des vêtements selon la dernière mode canadienne à partir des nombreux modèles fournis par les magazines¹³⁹ — exemple d'une distraction antérieure au départ de Scaër mais réajustée à de nouvelles fins dès l'arrivée au Canada. Mais en matière de distractions, les colons se faisaient aussi bien spectateurs qu'acteurs. C'est que, nous l'avons vu, les relations étaient fréquentes avec les villes, où se donnaient périodiquement des spectacles en tous genres. Ceux-ci étaient de deux principaux types. Certains étaient réguliers et constituaient autant de sorties dominicales. C'était notamment le cas des courses et concours hippiques dont Bertrand et Christophe Le Bihan étaient semble-t-il des assidus. Marguerite y fit de nouvelles découvertes: "Il y avait des carrousels de toutes sortes que je n'ai jamais vus en Bretagne".¹⁴⁰ D'autres manifestations, plus ponctuelles, reprenaient à leur compte le jeune folklore canadien. Elles n'en frappèrent que davantage la jeune Bretonne:

Une quinzaine après nous sommes allés voir un cirque de passage à Swift Current. C'était 5 francs l'entrée pour chaque. On y voyait des coboys lançant leur corde sur des chevaux sauvages que nous appelons blancs. Ils formaient un huit sur leurs pieds de devant et les jetaient par terre d'un coup sec. Il y avait aussi des filles qui montaient à cheval comme de vrais garçons. Des peaux-rouges avec leurs plumes sur la tête. C'était très amusant. Il y avait des filles très agiles elles jetaient un morceau de papier par terre et sans descendre de leurs cheveux lancés au grand trop elles les ramassaient en passant.¹⁴¹

A Scaër, si la lecture de telles lettres ne manquait pas de susciter une certaine fascination, elle provoquait également l'étonnement. On notait ainsi que l'évocation des bals l'emportait de très loin sur celle de la pratique religieuse.¹⁴² C'était même un euphémisme dans la mesure où on ne trouve pas la moindre allusion à la religion dans l'ensemble des lettres écrites par Marguerite et Bertrand Carduner à leur famille scaëroise. Est-ce à dire que l'assiduité religieuse, qui caractérisait les Carduner avant leur départ, s'était soudain démentie? Bien au contraire, Marie-Jeanne mit dès que possible son zèle au service de la *Catholic Women's League of the Sacred Heart*

138 Lettres de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912 & 12/11/1912), op. cit.

139 V. Vik, op. cit.

140 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (10/08/1912), op. cit.

141 Idem.

142 M.-A. Riou, op. cit.

Church.¹⁴³ Ses enfants devinrent également de consciencieux pratiquants malgré une fréquentation de l'église rendue plus aléatoire qu'en Bretagne pour deux raisons: la difficile accessibilité de l'église du fait de la distance et surtout de l'impraticabilité temporaire des routes pendant l'hiver d'une part, et la faiblesse de l'encadrement religieux dont témoignait l'absence de prêtre permanent d'autre part.¹⁴⁴ On peut finalement se demander si le silence des lettres au sujet de la religion n'était pas en lui-même révélateur: ne signifiait-il pas qu'en matière religieuse la continuité avait prévalu sur le changement?

Ce fut évidemment l'inverse dans le domaine où la rupture fut probablement la plus spectaculaire: celui de la langue. Précisons qu'avant leur départ de Scaër les futurs colons, dont le breton était la langue natale, avaient acquis une solide maîtrise du français oral. Le père de Bertrand et Christophe faisait figure de lettré dans son village de Kervars pour avoir fait quelques études à l'abbaye de Langonnet dans les années 1863-1865.¹⁴⁵ Il avait tenu à ce que ses fils en fissent autant et les avait pour cela scolarisés à Quimperlé.¹⁴⁶ Il en résulta un bilinguisme breton-français. L'arrivée dans une Saskatchewan très majoritairement anglophone modifia cette donnée linguistique aux dépens du breton: parlé encore fréquemment au cours des premiers mois qui suivirent l'installation des colons,¹⁴⁷ il fut ensuite très vite abandonné. Il était en effet doublement moins commode que le français: il restreignait évidemment le champ des interlocuteurs possibles, mais surtout menaçait de poser des problèmes de compréhension pour certains enfants Carduner, trop jeunes à leur départ de Bretagne pour bien le maîtriser et à qui l'on jugeait incongru de l'enseigner désormais.¹⁴⁸ La pratique du breton chuta donc très vite, faisant encore parfois irruption au sein d'une conversation que tenaient les plus âgés entre eux, puis finit par complètement disparaître. Coupée de ses racines vives, la langue natale ne devait plus survivre qu'au travers de quelques formules figées à l'allure de clin d'oeil: "un grand Blavez d'eorch tout,¹⁴⁹ je connais encore mon breton !"¹⁵⁰ devait encore écrire Bertrand Le Bihan soixante-quatre ans après son départ de Scaër. En

143 *The Leader-Post, Regina, Saskatchewan, 30/06/1960, "memorial obituary."*

144 M. Miklos, op. cit.

145 Le Bihan (P.), 1815. *Généalogie de la famille Le Bihan, de Goarem-Vraz en Scaër*, slnd, 7 pages manuscrites (coll. pers.).

146 M.-A. Riou, op. cit.

147 M. Miklos, op. cit.

148 Parmi les enfants Carduner, le degré de compétence en matière de langue bretonne fut donc exactement fonction de l'âge: les aînés (Marguerite, Bertrand et René) se souvinrent toute leur vie de leur idiome natal, leurs cadets (Henri, Pierre, Marie et Françoise) l'oublièrent peu à peu, et les derniers (Ernest et Jeanne) n'en connurent jamais le moindre mot.

149 "Une grande année à tous".

150 Lettre de B. Le Bihan à G. Corler (24/01/1967) (coll. G. Corler, Scaër).

fait, l'abandon du breton fut synchronique de l'apprentissage de l'anglais. Celui-ci était évidemment inconnu des colons. Du reste, si les descendants Carduner considèrent aujourd'hui la traversée du Canada que firent en 1912 leur aïeule Marie-Jeanne et ses neuf enfants comme un véritable mythe fondateur familial, c'est parce que le périple fut rendu extrêmement éprouvant par leur ignorance totale de la langue anglaise.¹⁵¹ Pendant les premiers mois qui suivirent l'installation, l'anglais empêcha bien souvent de nouer des relations nouvelles. Ainsi, à l'occasion d'un bal au cours duquel chaque jeune fille devait vendre un panier, Marguerite soupira: "Si c'est un anglais qui l'achète on fera vraiment un beau couple ne pouvant pas parler l'un à l'autre".¹⁵² Les quiproquos se multiplièrent et devinrent matière à autant d'anecdotes que devait pieusement conserver la mémoire familiale:

Une aventure qui m'est arrivé dans la première quinzaine de mon arrivé ici: Une de nos voisines, dont le mari allait au bourg et qui devait y rester deux jours, avait peur seule la nuit et vient me demander pour aller dormir avec elle. J'y suis aller pensant trouver une occasion de rigoler encore. Elle me parlait assez souvent mais je ne comprenait goutte de ce qu'elle me disait. Mais le matin quant elle m'a dit de déjeuner avec elle il n'a pas fallu me répéter deux fois. J'ai bien compris de suite.¹⁵³

Ainsi, à force d'efforts et de bonne volonté, les premiers contacts purent s'établir:

Je ne comprend pas encore beaucoup l'anglais: Aussi quand je suis seule à la maison et qu'il arrive un anglais voulant me faire comprendre quelque chose et moi qui ne peut rien déchiffrer de ce qu'il dit c'est si amusant qu'à la fin je ne peut pas m'empêcher de rire. Mais à force de signe on parvient toujours à se comprendre.¹⁵⁴

On s'achemina donc progressivement d'un bilinguisme français-breton vers un bilinguisme français-anglais. Ce dernier fut pérennisé pendant une dizaine d'années sous l'effet de deux enseignements parallèles:

- l'enseignement du français dans un cadre strictement familial. Les parents Carduner s'en chargèrent probablement eux-mêmes au départ puis sollicitèrent le concours de leur frère et beau-frère Henri Le Bihan. Instituteur de son état, le nouvel arrivant était tout désigné pour la tâche. Il s'en acquitta avec zèle pendant quatre hivers (les écoles étant fermées pendant cette saison).¹⁵⁵ Il s'agissait visiblement chez les parents d'un effort conscient destiné "à préserver leur héritage".¹⁵⁶ N'est-il pas

151 L. Fulop, op. cit.

152 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

153 Idem.

154 Idem.

155 Lettre de H. Le Bihan à J. Le Bihan (04/12/1919), op. cit.

156 V. Vik, op. cit.

significatif que face à l'anglais et en l'absence du breton, le français, que l'on ne parlait dans la famille que depuis une ou deux générations seulement, fût jugé constitutif de l'identité familiale et à ce titre digne d'être transmis?

- l'enseignement de l'anglais dans un cadre scolaire. Tous les enfants Carduner en bénéficièrent à l'exception des trois aînés, trop âgés en 1912. L'apprentissage de leur nouvelle langue fut semble-t-il très rapide, nonobstant l'évidente exagération de Marguerite: "Pierre et Henri vont depuis un mois à l'école anglaise. Ils lisent couramment l'anglais".¹⁵⁷ C'est que l'enjeu était de taille puisqu'il s'agissait, à en croire leur soeur aînée, d'"en faire de vrais canadiens".¹⁵⁸ La connaissance de l'anglais était donc explicitement pensée par les immigrés comme une condition essentielle de leur intégration et comme un attribut nécessaire de leur nouvelle identité. Ce bilinguisme apparemment serein recouvrait donc un douloureux conflit identitaire. Il fallut choisir. Ce fut chose faite au tout début des années 1920 lorsque furent abandonnés les efforts en faveur du français et que l'anglais s'imposa définitivement. Le français connut donc le même sort que le breton dix ans auparavant. En assurant une sorte de transition linguistique entre langues bretonne et anglaise, il avait ainsi contribué à amortir la brutalité des évolutions culturelles. Il en résulta une ultime conséquence: la difficulté croissante de maintenir le contact avec la Bretagne, à l'image de Henri Carduner écrivant en 1919 à son oncle et sa tante de Scaër: "Excusez moi de ne point vous écrire plus souvent. Si mes lettres sont si rares c'est que je ne suis point bien calé en français alors j'évite autant que possible aux mes fautes à corriger".¹⁵⁹ Ce fut la dernière lettre du jeune homme.

Les années 1920: la rupture

Au tout début des années 1920, les immigrés cessèrent assez brutalement de correspondre avec leur famille bretonne. On peut légitimement s'interroger sur les raisons de cette rupture et se demander si elle n'est pas significative d'une cassure beaucoup plus profonde. Deux principaux types de causes peuvent être avancés.

La conjoncture générale des années 1912-1920, dominée par la guerre, précipita le phénomène:

- 1) La Première Guerre Mondiale eut un effet paradoxal. Dans un premier temps, elle provoqua en effet le retour en France de Bertrand et Christophe Le Bihan dès 1914, et celui de leur neveu Bertrand Carduner l'année suivante. Les trois soldats séjournèrent à différentes reprises chez leurs parents scaërois, renouant ainsi des liens. Très vite cependant, l'expérience

157 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

158 Idem.

159 Lettre de H. Carduner à J. Le Bihan (22/12/1919) (coll. M. Le Bihan, Scaër).

du combat ébranla la détermination des "canadiens" et notamment de Bertrand Carduner déclarant à sa famille de Scaër: "Pour laisser un bras à la guerre je serais content, mais laisser ma peau, non!"¹⁶⁰ Le jeune homme prit rapidement sa décision: il profita d'une permission pour quitter la France en mars 1917 et n'y plus revenir.¹⁶¹ Ses deux oncles, caporaux au 118e Régiment d'Infanterie, l'imitèrent le 13 juin suivant, tandis que son frère cadet René avait jugé encore plus simple de négliger l'appel du 11 mars 1916 en restant au Canada.¹⁶² Ces désertions eurent trois conséquences décisives:

a) elles compromirent pour une durée indéterminée toute possibilité de retour en France (les quatre hommes étant recherchés par les autorités afin d'être jugés pour insoumission).

b) elles suscitèrent l'indignation de certains membres de la famille bretonne à un double titre: les parents scaërois se retrouvèrent malgré eux comptables de leur fuite tant auprès des autorités (les gendarmes multipliant les visites à leurs domiciles respectifs)¹⁶³ qu'auprès de la communauté locale, terriblement meurtrie par la guerre et naturellement encline à la réprobation. Mais plus profondément, l'incompréhension s'empara de certains, à l'image de Marie-Jeanne Petit stigmatisant dans une lettre adressée à son cousin germain le manque de patriotisme dont celui-ci avait fait preuve.¹⁶⁴

c) elles concrétisèrent inversement chez les intéressés une complète redéfinition de leur sentiment national, non plus français mais canadien. D'où en retour l'incompréhension visiblement sincère que provoqua chez Bertrand Carduner la lettre accusatrice de sa cousine: "Vous me dites que je ne suis plus patriote. Et bien si je suis toujours patriote. Je considère que je fais mon devoir ici".¹⁶⁵ Le malentendu était complet.

2) Faut-il invoquer un ralentissement général de l'émigration bretonne au Canada après la guerre?¹⁶⁶ Ou doit-on plutôt penser à une incompréhension naissante que les événements avaient soudain cristallisée? Toujours est-il que les colons ne devaient plus faire d'émules au pays. On se souvient que Jean Le Bihan, frère de Bertrand, Christophe et Marie-Jeanne, avait reporté par deux fois son départ avant la guerre. En 1918 enfin, plus rien ne s'y

160 M.-A. Riou, op. cit.

161 ADF 5 Z 30.

162 Idem.

163 M.-A. Riou, op. cit.

164 Lettre de B. Carduner à M.-J. Petit (30/01/1918) (coll. B. Petit, Lorient).

165 Idem.

166 D'après A. Châtelain selon lequel "les arrivées les plus nombreuses se placent entre 1901 et 1914" (cité par E. Gautier, op. cit., p. 142). Noter l'avis contraire de G. Le Clech évoquant le "rush" vers l'Amérique du Nord qui suivit la grande guerre ("La fondation de la paroisse de Saint-Brieux (Saskatchewan, en 1904)", *BSAF*, t. XCIII, 1967, p. 288).

opposait. Et pourtant Jean ne partit pas. Son frère Henri vint certes au Canada en 1919 mais, fait inédit, regagna la France dès 1923.¹⁶⁷ Tous, en Bretagne comme dans la Saskatchewan, acquirent donc peu à peu le sentiment que la dynamique migratoire interne à la famille, si puissante quelques années plus tôt, s'était définitivement essoufflée.

On l'a dit, la conjoncture ne fit cependant qu'accélérer une évolution plus profonde, sensible de part et d'autre de l'Atlantique:

1) En France, les lettres en provenance du Canada s'étaient succédées pendant près de dix ans. Tous les courriers étaient lus, relus, commentés, construisant chez les lecteurs une certaine perception du Canada. Celle-ci se réduisit en fait aussitôt à une fascination non dissimulée pour une "modernité canadienne" que leurs correspondants s'ingéniaient à exalter à chaque ligne. Ainsi en était-il par exemple de la mécanisation agricole qui ne pouvait manquer d'impressionner des lecteurs eux-mêmes agriculteurs:

Ils étaient beaucoup plus en avance que par ici puisqu'ils avaient des lieuses et puis [...] on ne faisait pas avec des batteuses comme ici, on faisait avec des moissonneuses. On mettait dans le sac tout de suite et nous on trouvait ça drôle puisqu'ici on faisait avec des faux.¹⁶⁸

Tous les aspects de la vie quotidienne et sociale suscitaient une semblable admiration "et une envie pour leur réussite quand même parce que c'était moderne quand ils parlaient sur leurs lettres du téléphone par exemple".¹⁶⁹ Plus profondément encore, les savantes descriptions des bals et autres distractions avaient peu à peu convaincu la famille bretonne que "C'était plus gai".¹⁷⁰ En somme, chaque lettre participait à la construction d'un Canada imaginaire défini par son inaccessible modernité. Par un violent contraste, elle produisait du même coup chez le lecteur un nouveau regard sur une Bretagne jugée soudain fort archaïque ainsi que sur lui-même. En ce sens, chaque nouveau courrier présentait ce paradoxe de réactiver en apparence les liens familiaux et d'accentuer en réalité la distance entre les correspondants. Jusqu'à ce que la distance fit place à l'étrangeté.

2) Au Canada, l'intégration de la famille Carduner s'était réalisée lentement mais sûrement, alternant comme on l'a vu temps de résistance et temps d'accélération suivant des rythmes variables. Les années 1920 précipitèrent encore cette évolution. La famille avait grandi et vit se succéder les mariages: René se maria en 1927, Bertrand et Henri en 1929. Or, contrairement à leur soeur Marguerite, aucun des enfants Carduner n'épousa un Breton (et seule Françoise convola avec un Français): la femme de René était d'origine belge, celle de Bertrand d'origine anglaise, celle d'Henri d'origine américaine.¹⁷¹

167 L. Fulop, op. cit.

168 M.-A. Riou, op. cit.

169 J. Le Bihan, op. cit.

170 M.-A. Riou, op. cit.

171 L. Fulop, op. cit.

Avec cette série de mariages se produisit un double phénomène: elle provoqua d'une part l'éclatement de la famille désormais composée de différents ménages dispersés dans la Saskatchewan, et acheva d'autre part de concrétiser l'appartenance de tous à la très cosmopolite société canadienne. Il est un indice qui ne trompe pas: on se souvient que les parents Carduner étaient restés propriétaires de la ferme de Lojou en Scaër. Or c'est en 1925 qu'ils décidèrent de la vendre, s'interdisant désormais toute possibilité de retour au pays.¹⁷² Il avait donc fallu treize années pour que Jean et Marie-Jeanne Carduner fussent définitivement acquis à l'idée de ne plus revoir la terre natale¹⁷³ et de finir leurs jours au Canada. On a vu enfin qu'à bien des égards les colons avaient construit leur nouvelle identité canadienne contre leur ancienne identité bretonne, à l'image de Marguerite qui, à peine débarquée au Canada, se faisait déjà l'écho de ce douloureux conflit intérieur: "Nous comptons retourner en Bretagne un jour. Mais s'il me fallait retourner dans une ferme comme avant mon départ, alors pour rien au monde je n'y retournerais. Je resterais finir mes jours au Canada".¹⁷⁴ Quinze années avaient suffi à transformer cette hypothèse en certitude.

Conclusion: souvenir, deuil, mémoire: les temps de l'identité

L'histoire du sentiment identitaire de cette famille de colons apparaît donc complexe et turbulente dès leur arrivée au Canada. On peut toutefois la lire comme la succession dialectique de trois temps nettement distincts:

1. 1912- années 1920: le temps du souvenir

Cette séquence, qui constitue le cœur de notre analyse, est bien celle du souvenir, qu'un historien a défini "comme un rappel, ponctuel et immédiat, unique et exemplaire, d'une expérience vécue".¹⁷⁵ Elle est, comme on l'a vu, le temps douloureux de la coexistence confuse et conflictuelle de deux identités: l'ancienne, encore présente, et la nouvelle, encore à venir. Elle s'achève donc dans et par un deuil, conçu très justement comme "espace et

172 Idem.

173 Au terme de l'analyse, il est tentant de vouloir préciser la notion toujours très floue de "terre natale". Si nos documents ne permettent malheureusement pas de conclure avec certitude sur ce point, ils autorisent cependant l'hypothèse d'une évolution sémantique au cours de la période envisagée: il semble qu'à leur départ de Bretagne, la "terre natale" des Carduner ait été identifiée à Scaër, à l'exclusion de tout sentiment d'appartenance plus large. Leur commune d'origine, unique cadre concret de leur vie passée, individualisée par un ensemble de pratiques culturelles et de comportements sociaux, recueillait ainsi l'exclusivité de leur attachement au "pays". C'est donc bien l'arrivée au Canada qui suscita une évolution décisive: la rencontre de Français non-Bretons chargea brutalement d'une puissante valeur identitaire la terre bretonne, tandis que la fréquentation d'étrangers donna soudain une réelle épaisseur au sentiment d'attachement à la France. La notion de "terre natale" ou de "pays" s'en trouvait ainsi redéfinie: devenue plurielle (significations locale, régionale, nationale), elle épousait désormais la complexité de la condition d'émigrés:

174 Lettre de M. Carduner à M.-J. Petit (26/05/1912), op. cit.

175 Mathieu (J.), "Expressions de mémoire", CEFAN, Université Laval, 1995, p. 19.

temps entre le souvenir et la mémoire",¹⁷⁶ dont nous avons cru repérer les manifestations réelles et symboliques.

2. années 1920- années 1960: le temps de la mémoire 1: la mémoire écartelée

"L'opération de deuil constitue en quelque sorte un acte fondateur qui permet de naître à autre chose."¹⁷⁷ L'acceptation de leur identité canadienne advint donc pleinement chez les colons au moment même où leur identité bretonne se transforma définitivement de souvenir en mémoire. Un saut psychologique essentiel s'était effectué. Saut incomplet cependant: on cessa certes de se penser comme des "Bretons-Canadiens" ou des "Canadiens-Bretons", mais on continua de se considérer pendant une quarantaine d'années comme des "Canadiens d'origine bretonne"; aussi l'origine bretonne récupéra-t-elle au plan de la mémoire toute la nécessité et l'efficacité dont était naguère chargée l'identité bretonne au plan du souvenir. La Bretagne restait en somme constitutive du sentiment identitaire. On comprend dans ces conditions que cette seconde séquence fût marquée par une série d'efforts destinés à maintenir les relations avec la famille scaëroise. Deux moyens furent utilisés: des lettres, désormais plus rares, écrites tantôt à l'occasion de la nouvelle année, tantôt à la suite d'un événement familial, heureux ou tragique; et des voyages, puisqu'il n'était évidemment plus question depuis longtemps de retour définitif. Il y en eut deux,¹⁷⁸ l'un et l'autre significatifs. Le premier eut lieu probablement au début des années cinquante. Curieusement, seuls les plus jeunes membres de la famille Carduner y prirent part. Leurs aînés, les seuls pourtant qui avaient vécu à Scaër autrefois, avaient préféré s'abstenir. La mémoire subissait-elle un traitement différencié suivant les générations? Le besoin de mémoire ne s'exprimait-il pas d'autant plus fortement chez les plus jeunes que pour ceux-ci, nés au Canada, la Bretagne n'avait jamais été un souvenir qu'il avait fallu douloureusement effacer? Un second voyage suivit: quelques cousins canadiens séjournant en Europe décidèrent de faire un détour par Scaër. Mal renseignés, ils ne surent trouver le chemin des fermes familiales et repartirent donc sans avoir vu personne. Dans son échec même, cette ultime tentative révélait symboliquement l'ambiguïté d'une mémoire écartelée cette fois entre deux origines. Cette nouvelle forme de malaise identitaire, moins manifeste mais tout aussi prégnante parce que plus intériorisée, ne devait trouver à se résoudre que dans et par un nouveau "saut psychologique" qui compléterait le premier.

3. Depuis les années soixante: le temps de la mémoire 2: la mémoire retrouvée

176 Idem., p. 23.

177 Idem., p. 24.

178 Et aucun dans le sens France-Canada: Bertrand et Christophe proposèrent bien de payer un aller-et-retour à leur frère Jean après la Seconde Guerre Mondiale, mais celui-ci déclina l'offre (J. Le Bihan, op. cit.).

Un nouveau deuil s'imposait donc. Au sens propre tout d'abord: les années soixante virent les décès des colons les plus âgés: l'aïeule Marie-Jeanne Carduner en 1960, son frère Christophe Le Bihan en 1965, sa fille Marguerite en 1963, son fils René en 1959. C'est à la même époque que moururent en France les frères et soeur de Marie-Jeanne: Marie-Renée Carduner en 1956, Henri Le Bihan en 1957 et Jean Le Bihan en 1963. En somme, c'étaient les correspondants de naguère qui disparurent en moins d'une décennie. Ne restaient donc plus de part et d'autre de l'Atlantique que des cousins inconnus les uns des autres, que n'avait jamais unis le moindre souvenir commun. Il en résulta une rupture définitive: courriers et voyages s'interrompirent pour ne plus reprendre.¹⁷⁹ Par-delà cette séparation dans les faits, un nouveau deuil intervint qui prépara la recomposition de la mémoire.¹⁸⁰ Les témoignages des descendants Carduner permettent de préciser cette mutation¹⁸¹: leur mémoire est désormais limitée en amont par la venue au Canada. Les souvenirs concernant la période antérieure sont très vagues et de peu d'intérêt. Elle se révèle au contraire exceptionnellement précise eu égard au dix premières années dans la Saskatchewan, fonctionnant à la manière d'une authentique chronique. Elle redevient ensuite plus imprécise et moins riche de souvenirs. Cette stratification spécifique de la mémoire révèle donc que l'installation au Canada est à présent vécue comme le véritable acte de naissance de la famille, réduisant l'origine bretonne à une sorte de coquetterie généalogique; et que les dix premières années sont commémorées à la façon d'un temps d'endurance et de mérite, dépositaire des mythes familiaux et laboratoire de l'identité nouvelle.

Au terme d'un lent et douloureux déplacement de son centre de gravité, la mémoire est donc enfin parvenue à se définir positivement: quelque trois quarts de siècle après l'arrivée des colons, elle a accouché d'une identité définitivement canadienne.

179 A une exception près: l'annonce du décès de Bertrand Le Bihan (dernier oncle commun aux Scaërois et Canadiens) au Canada en 1976. Cet ultime courrier tire son caractère tardif de l'âge avancé du défunt (quatre-vingt treize ans).

180 De même en France: la mémoire scaëroise se polarisa peu à peu sur les épisodes les plus saillants de l'aventure des «Canadiens» pour n'en retenir finalement que deux: la désertion des trois soldats pendant la Première Guerre Mondiale, condamnée par certains, excusée voire même niée par d'autres; et l'infortune que connut Bertrand Le Bihan au cours de ses spéculations boursières que, par un curieux renversement, certains transformèrent en une série d'éclatants succès financiers propres à s'inscrire dans la mythologie ambiante des fabuleuses fortunes réalisées outre-Atlantique.

181 E. Carduner, L. Fulop, M. Miklos et V. Vik, op. cit.